

MYTHES, CONTES ET LÉGENDES DU CANADA

EXPOSITION 2017



MUSÉE DU BRONZE
D' I N V E R N E S S



Canada 

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	2
MYTHE, LÉGENDE OU CONTE?	3
LA CRÉATION DU MONDE : un mythe huron-wendat	4
LES TROIS SŒURS : un mythe iroquois (mohawk)	6
LES ANCÊTRES DES ABÉNAKIS : un mythe abénaquis	10
LE CAPTEUR DE RÊVES : une légende des Ojibwés	12
CORBEAU VOLE LA LUMIÈRE : un mythe haïda	19
LA CHASSE-GALERIE : une légende québécoise	25
ROSE LATULIPE : une légende québécoise	27
THE WITCH OF PLUM HOLLOW : une légende d'Ontario	29
LES LUTINS MALINS : une légende du Nouveau-Brunswick	30
LE VAISSEAU FANTÔME : une légende de la Nouvelle-Écosse	32
L'INSAISSISSABLE TRÉSOR : une légende de l'Île-du-Prince-Édouard	34
LE CHEVAL NOIR : une légende métisse du Manitoba	37
LA BAIGNOIRE VOLANTE : une légende de la Saskatchewan	39
QUAND LES BISONS ÉTAIENT NOMBREUX : deux légendes d'Alberta	44
THE SEAL-WOMAN : une légende de la Colombie-Britannique	45
LA LÉGENDE DU GARÇON-CARIBOU : une légende des Territoires du Nord-Ouest	47
LOST, UNE HISTOIRE DE FANTÔME : une légende du Yukon	50
SEDNA : un mythe du Nunavut	52
LE SOMBRE ÉPOUVANTAIL : une légende du Labrador	54

AVANT-PROPOS

Dans le cadre du 150^e anniversaire de la Confédération en 2017, le Musée du Bronze d'Inverness présentera une exposition de bronzes sur le thème des mythes, contes et légendes du Canada, représentant chacun des trois territoires et des dix provinces. Ces récits concernent les Premières Nations, différentes communautés ou d'autres thèmes reliés à l'histoire et à la culture du Canada. Un thème rassembleur, car partout au Canada on raconte des contes et légendes et, souvent, les mélanges de populations ont fait que ces contes et légendes ont été adoptés par différents groupes.

La représentation des communautés au sein du Canada est intéressante étant donné la présence autochtone sur le territoire (Abénaquis) et l'origine de la population d'Inverness, des Écossais et des Irlandais dont des descendants sont toujours présents, ainsi que des anglophones et des francophones. Inverness évoque un microcosme de la société canadienne du point de vue historique et de sa population actuelle.

MYTHE, LÉGENDE OU CONTE?

MYTHE

Le mythe est un récit fabuleux qui relate des faits imaginaires non consignés par l'histoire, mais transmis par la tradition. Il appartient à un fonds si ancien que l'on ne peut en fixer l'origine. Il met en scène des personnages imaginaires ou des êtres surhumains (dieux, héros, animaux, éléments naturels) et des actions remarquables. Histoire symbolique, le mythe donne des réponses aux questions que les hommes se posent sur la création du monde, l'origine des êtres humains et la formation des phénomènes naturels. Un exemple : la création du monde selon les Hurons-Wendats.

LÉGENDE

La légende, un récit populaire souvent merveilleux, se veut l'histoire d'un fait véridique ou d'un personnage réel. Elle repose parfois sur un fondement historique, transformé par l'imagination populaire ou le narrateur. La légende réfère à un monde connu, un lieu, une époque, des personnages réels et nommés. Ceci ajoute de la crédibilité à l'aventure, mais les faits ne peuvent pas être vérifiés. Transmise par la tradition, la légende aide à comprendre des choses mystérieuses ou des phénomènes naturels, elle cherche aussi à influencer le comportement. Un exemple : la chasse-galerie.

CONTE

Le conte est un court récit d'aventures imaginaires destiné à divertir l'auditoire. Le lieu et l'époque n'y sont pas déterminés. Les personnages, des animaux qui parlent et agissent comme des êtres humains, des êtres merveilleux (roi, princesse, fée) ou fantastiques (ogre, monstre, géant) font des choses étonnantes, voire impossibles. Un exemple, le chaperon rouge.

LA CRÉATION DU MONDE

Mythe huron-wendat

Les Wendats croyaient, tels les Iroquois, que la terre où vivent tous les hommes était une île sur laquelle était descendue d'un monde céleste une femme, nommée Aataentsic. Cette femme fut recueillie sur le dos de la Grande Tortue, à la demande des animaux (qui n'étaient alors qu'aquatiques). Le plus humble de ceux-ci, le crapaud, réussit à ramasser, en plongeant, du limon que la Petite Tortue étendit sur la carapace de la Grande Tortue, laquelle s'agrandit jusqu'à former le monde (l'Amérique) telle que le connurent les Amérindiens¹. Des versions semblables de ce récit de la création du monde existent chez plusieurs peuples autochtones qui surnomment l'Amérique du Nord, la Grande Tortue (la Grande Île).

Les Wendats (les habitants de l'île ou de la péninsule) vivaient sur une péninsule située au sud-est du lac qui porte leur nom (le lac Huron) dans le sud de l'Ontario. Des Wendats se sont établis dans la région de Québec depuis les années 1650. En 1697, ils s'installent à l'emplacement actuel de Wendake appelé alors Jeune-Lorette.

Il y a fort longtemps, les Hurons-Wendats vivaient de l'autre côté du ciel. Un jour, une jeune femme enceinte nommée Aataentsic cherchait des racines au pied d'un grand arbre pour guérir son mari malade. Malheureusement, elle perdit pied et tomba dans un trou du ciel. En tombant, elle s'accrocha à l'arbre, mais il chuta avec elle. Deux grandes oies sauvages aperçurent la jeune fille dans sa chute rapide. Étirant leurs ailes immenses, elles se précipitèrent vers la pauvre Aataentsic. Elles la sauvèrent d'une noyade certaine dans l'océan, en la posant sur leur dos. L'arbre coula jusqu'au fond de l'océan.

¹ Georges-E. Sioui, *Les Wendats. Une civilisation méconnue*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1994, p. 33.

Ne sachant que faire de la jeune femme, les grandes oies s'adressèrent à la Grande Tortue qui nageait dans l'océan. Reconnue par tous pour sa sagesse, la Grande Tortue décida de convoquer une réunion de tous les animaux aquatiques afin de trouver une solution. Elle demanda aux animaux les plus courageux de lui rapporter quelques mottes de terre qui se trouvaient sur les racines de l'arbre tombé au fond de l'océan.

Parmi les meilleurs nageurs, la loutre, le rat musqué et le castor plongèrent l'un après l'autre, mais tous revinrent bredouille. La situation était sans issue. C'est alors que le vieux crapaud surprit tout le monde en se portant volontaire et plongea aussitôt dans l'océan. Beaucoup plus tard, alors que tous le croyaient disparu à jamais, le crapaud refit surface avec quelques mottes de terre dans sa gueule.

Cette terre fut déposée avec soin sur le dos de la Grande Tortue et rapidement, devint une très grande île verdoyante. La jeune femme s'établit sur l'île et donna naissance à son enfant. Cette île fut nommée Wendake et depuis elle est habitée par la nation huronne-wendate. Depuis ce temps, chaque fois que la Grande Tortue bouge, la terre se met à trembler.

Source : Conseil en éducation des Premières Nations, *Nos légendes à lire et à raconter*, Wendake, Québec, vol. 2, p. 17-20.

LES TROIS SOEURS

Mythe iroquois (mohawk)

Cette légende iroquoise raconte que le maïs, les haricots et les courges, qui constituaient l'alimentation de base des sociétés iroquoiennes (iroquoise et huronne-wendate), avaient à l'origine l'apparence de trois sœurs inséparables. À l'arrivée des Européens sur le continent nord-américain, la culture du maïs est étroitement associée à celle des haricots et des courges. Le maïs sert de tuteur aux haricots grimpants, les haricots fixent l'azote dans le sol et en retardent l'épuisement. Quant aux courges qui s'étendent sur le sol, elles en conservent l'humidité et limitent la présence des mauvaises herbes.

Au début du 17^e siècle, les Mohawks vivent sur les rives de la rivière qui porte leur nom dans le nord de l'actuel état de New York. À partir de la fin des années 1660, quelques centaines d'Iroquois, principalement des Mohawks, s'installent dans la région de Montréal à Kahnawake, Kanasatake et Akwesasne.

Depuis longtemps, très longtemps, trois sœurs vivent ensemble, presque côte à côte, dans un champ. Elles sont heureuses, contentes de partager les bienfaits de la vie chaque jour que le Grand Frère leur donne [le Créateur dans l'au-delà].

Elles sont très différentes les unes des autres, par leur taille et par leur façon de se vêtir. Mais leur amour mutuel leur fait oublier ces différences.

L'une des trois sœurs est la plus petite. Est-ce la benjamine? Difficile à dire. Elle est si jeune encore qu'elle se contente de ramper depuis sa naissance et elle se vêt toujours de vert.

La deuxième, est-ce la cadette? Toujours est-il qu'elle porte une robe jaune éclatant et a une façon bien à elle de se sauver lorsque le soleil brille et que la brise lui caresse le visage.

La troisième, sans doute l'aînée des trois, se tient toujours très droite et, puisqu'elle est très grande, elle tente de protéger ses deux sœurs chéries. Elle a l'habitude de porter un châle vert et sa longue chevelure blonde bat au vent.

Les trois sœurs si différentes ne se ressemblent que sur un point : elles s'adorent et jamais ne se séparent. Dans leur for intérieur, elles savent qu'elles ne pourraient supporter la séparation, que ça les tuerait.

Un jour, un étranger apparaît dans le champ des trois sœurs, un être curieux. C'est un jeune Amérindien droit comme une flèche et brave comme l'aigle qui le survole dans le ciel. Le jeune guerrier sait parler aux oiseaux et aux petits frères de la terre : la musaraigne, le tamia et les renardeaux.

Les sœurs, celle qui ne sait que ramper, celle aux longs cheveux et celle à la robe jaune éclatant, sont bien intriguées par ce jeune homme. Elles le voient tirer des flèches avec un arc tendu par une ficelle, sculpter un bol en bois avec un couteau fait d'une pierre tranchante, faire des entailles dans les arbres à la lisière du champ et en boire la sève. Elles se demandent bien où il peut aller le soir, lorsqu'il disparaît de leur terre.

Quelques mois passent et, un jour, l'une des sœurs disparaît. C'est la benjamine, celle qui ne sait que ramper, celle qui s'habille de vert. Pourtant, elle peut à peine se lever dans le champ, sauf si elle trouve un bâton sur lequel s'appuyer. Comment a-t-elle fait?

Ses sœurs la pleurent jusqu'à l'automne, mais elle ne revient pas. Jamais. Et le temps passe.

Un jour, le jeune Amérindien revient visiter le champ des trois sœurs. Sans doute remarque-t-il l'absence de l'une d'entre elles, mais il ne dit mot. Il ramasse des roseaux près d'un ruisseau et s'en fait des flèches. Les deux sœurs qui restent le surveillent et s'émerveillent de l'empreinte que laissent ses mocassins dans la mousse humide.

Ce soir-là, la deuxième sœur, celle qui se vêt toujours de sa belle robe jaune et qui rêve de quitter leur champ, disparaît à son tour. Elle ne laisse aucune trace, mais il est possible qu'elle ait marché dans les pas laissés par le jeune homme. Qui sait? Qui peut en être certain?

Il ne reste plus qu'une sœur dans le champ. L'aînée reste droite, sans jamais s'incliner de chagrin, mais elle sent bien au tréfonds de son âme qu'elle ne pourra vivre seule en cet endroit.

Les jours raccourcissent et les nuits s'allongent. Son châle vert perd sa couleur : il a pris de l'âge et semble tout usé et vieilli. Le vent a défait sa belle chevelure blonde de jadis. Jour et nuit, elle prie pour le retour de ses deux sœurs adorées, mais c'est une prière vaine. Sa voix ressemble à une plainte remplie de mélancolie et de désespoir.

Puis viennent le temps des récoltes et, avec lui, le retour du jeune chasseur. Le petit entend la plainte de la troisième sœur qui a été laissée toute seule dans le champ. Il en est ému, la prend dans ses bras et l'apporte chez ses parents, non loin du champ, dans la demeure où il vit en famille.

Quelle surprise attend l'aînée? Aussitôt entrée dans la maison, elle aperçoit ses deux sœurs qui se trouvent en toute sécurité dans la cabane des parents. Et la joie de les revoir enfin est très grande. Elle ne songe même pas à les gronder parce qu'elles l'ont abandonnée dans le champ.

C'est que le petit chasseur les a tellement intriguées qu'elles l'ont suivi pour voir où il vivait.

Elles ont tellement aimé la chaleur de son foyer qu'elles ont décidé d'y passer l'hiver et elles font tout ce qu'elles peuvent pour lui venir en aide.

La petite sœur en vert, qui a grandi, tient les casseroles pleines de nourriture.

Sa sœur en jaune éclatant se laisse sécher sur une étagère en prévision de repas futurs.

La troisième sœur se joint à elles, prête à broyer le grain pour cette gentille famille qui les accueille dans sa demeure.

Jamais plus on ne les sépara. Tous les enfants connaissent ces trois sœurs et en ont besoin autant que le jeune homme. La petite sœur en vert, c'est le haricot; sa sœur en jaune éclatant, c'est la courge; et l'aînée aux cheveux blonds et au châte vert, c'est le maïs.

Le don qu'Aataentsic avait offert aux animaux de la terre [qui l'ont accueillie sur la Grande Tortue] faisait dorénavant son chemin et nourrissait une nouvelle forme de vie, les hommes du dos de la Grande Tortue.

Marc Scott, *Légendes autochtones*, Plantagenet (Ontario), Les Éditions du Chardon Bleu, 2015, p. 59-62.

LES ANCÊTRES DES ABÉNAKIS

Mythe abénaquis

Au début, il n'y avait que des plantes et des animaux sur la terre. Satisfaits, mais ennuyés, les créateurs voulurent que des êtres humains aussi y vivent. Ils créèrent d'abord des êtres vivants à partir de pierres, mais ils décidèrent de recommencer avec un autre matériau plus convenable, le frêne.

À l'arrivée des Européens, les Wabanakis (ceux qui vivent vers le soleil levant) fréquentent un vaste territoire qui s'étend depuis les provinces maritimes jusqu'à la Nouvelle-Angleterre. Ils appartiennent à la grande famille algonquienne, dont leurs voisins, les Micmacs et les Malécites font également partie. À cause de conflits liés à l'occupation des terres par les colons anglais, qui s'installent en grand nombre sur la côte atlantique, des Abénaquis commencent à se réfugier en Nouvelle-France à partir de la fin du 17^e siècle. D'abord à Sillery, puis à la rivière Chaudière et finalement à Odanak et Wôlinak, où ils sont toujours présents.

Il y a très longtemps, lorsque les créateurs Tabaldak et Kchi Niwaskw achevèrent le monde, ils s'aperçurent qu'il manquait quelque chose à la création : des êtres animés de beauté.

Tabaldak fabriquait les formes matérielles tandis que Kchi Niwaskw s'occupait de leur donner une âme. Ils commencèrent par créer des êtres vivants à partir de pierres. Malheureusement, ces premières créatures étaient ratées. Maladroites et insensibles, elles brisaient tout sur leur passage.

Les créateurs se dirent que cela n'était pas si dramatique; ils n'avaient qu'à recommencer avec un matériau plus approprié pour ce qu'ils avaient en tête. Ils pulvérisèrent les êtres

de roche dont les minuscules fragments devinrent des esprits. Ces nouvelles entités, désormais légères comme le vent, furent chargées d'assister la nature et de la défendre au besoin.

Puis les créateurs se tournèrent vers la forêt où régnaient de majestueux frênes. Par sa pensée Tabaldak créa des enveloppes de chair à partir du bois et de l'écorce. Kchi Niwaskw déposa un esprit dans chacune des enveloppes. Puis Tabaldak tira des flèches de vie sur les frênes tandis que Kchi Niwaskw leur insufflait une vie divine.

Les premiers Abénakis, femmes et hommes, sortirent côte à côte des frênes. À l'image de leurs ancêtres arborescents, ils étaient droits et nobles, dotés de cœurs tendres et généreux.

Source : Christine Sioui Wawanoloath, Musée virtuel du Canada, Histoires de chez nous (http://www.museevirtuel.ca/sgc-cms/histoires_de_chez_nous-community_memories/pm_v2.php?id=story_line&lg=Francais&fl=0&ex=00000804&sl=8885&pos=1).

LE CAPTEUR DE RÊVES

Légende des Ojibwés

Le capteur de rêves viendrait des Ojibwés (Saulteux, Mississagués), une nation autochtone de langue algonquienne qui vivait sur la rive nord des lacs Huron et Supérieur jusqu'à la limite des Prairies. Il existe différentes versions de cette légende, qui raconte l'origine du capteur de rêves, mais elles ont toutes un point commun : le tissage d'une toile d'araignée.

Le capteur de rêves prend toute sa signification lorsque l'on connaît l'importance du rêve dans les sociétés autochtones. Le rêve, c'est la visite des esprits. Il peut être un présage pour la chasse, une ligne de conduite à adopter ou un conseil pour la vie quotidienne. Les autochtones poussaient très loin l'interprétation d'un rêve; un mode d'expression des désirs et des besoins à satisfaire. Presque toujours, les maladies proviennent d'un désir resté inassouvi. Le jésuite Jean Brébeuf, qui a vécu parmi les Innus (Montagnais) et les Hurons-Wendats au début du 17^e siècle, écrivait : « Ils ont une croyance au songe qui surpasse toute croyance; et si les Chrétiens mettaient en exécution toutes les inspirations divines avec autant de soin que nos Sauvages exécutent leurs songes, sans doute ils deviendraient bientôt de grands Saints ».

Par une belle journée d'un printemps frisquet, un jeune chasseur ojibwé sort de son wigwam avec son arc, ses flèches, son couteau et son tomahawk. Il part chasser en vue de rapporter de la viande à sa tribu qui a faim. L'hiver a été long et les victuailles en réserve ont disparues, malgré la parcimonie à manger des membres de la grande famille.

Il n'est pas seul à s'aventurer dans les sous-bois encore couverts d'une mince couche de neige : plusieurs jeunes chasseurs de son village imitent ses gestes.

Pied Agile marche silencieusement, yeux et oreilles aux aguets, scrutant les arbres et les terriers pour y entrevoir quelques perdrix, une marmotte, un renard, un porc-épic ou même un dindon sauvage. Rien.

Il s'assied sur un petit rocher, sort quelques feuilles de tabac d'un sachet de daim et mastique lentement en élevant les yeux vers le monde d'En Haut, espérant l'appui des Esprits qui veillent sur eux. Puis, revigoré, il se lève, reprend ses possessions et marche droit devant lui.

Quelques kilomètres plus loin, Pied Agile surgit de la forêt dans une clairière qu'il ne connaît pas, assez grande et plutôt humide en ce temps de l'année. À l'extrémité, un feu d'où monte une fumée grise et, tout près, un homme qu'il distingue à peine.

Le jeune chasseur marche vers le feu et s'arrête à quelques pas de l'étranger, qu'il salue, comme le veut la coutume. L'homme, un vieillard rabougri à l'allure chamanique, lui indique un tronc près du feu et l'invite à s'asseoir; ce que fait Pied Agile.

Aussitôt assis, le jeune homme note des signes étranges tracés dans le sable, aux pieds du vieil homme :

- Qu'est-ce?
- Ce sont des symboles aux pouvoirs magiques.
- Des pouvoirs?
- Oui. Ils me permettront bientôt de devenir le maître de ce monde. Grâce à ces signes, je posséderai la Terre et tout ce qui y grouille.
- Et vous en ferez quoi?
- Ce que j'en veux, mon petit. Personne n'aura la force ni la sagesse de m'arrêter.

Pied Agile hésite un moment, puis il ajoute :

- Et si quelqu'un effaçait tes symboles, vieillard?
- Alors, il serait frappé d'une malédiction si grande qu'elle le conduirait sans doute à la folie et à la mort.

Le chasseur remercie l'homme de son hospitalité, se lève perplexe et marche lentement vers la forêt. Mais, la nuit venue, il rebrousse son chemin et trouve le vieux endormi. Pied Agile en profite pour effacer, avec son arc et ses pieds, toutes traces de ces signes maléfiques. Il se sent prêt à se sacrifier et à subir la malédiction pour empêcher le chaman de dominer le monde et pour sauver les siens.

Il s'enfuit aussitôt son méfait terminé... sous le regard amusé du vieux magicien qui feignait seulement de dormir.

Pied agile rentre chez lui et s'étend à côté de sa compagne qui l'attendait depuis quelques heures. Non, il n'a pu attraper quoi que ce soit. Oui, il meurt de faim lui aussi. Pour se changer les idées, le couple se caresse, se réchauffe et s'endort, encore tout chaud des étreintes.

Une bête immonde, aux yeux rouges, aux crocs acérés, entre prestement dans le wigwam et, d'une gueulée horrible, arrache la figure angélique de Lune Rieuse. Pied Agile se réveille en sursaut, le poing déjà fermé sur son couteau. Il cherche le prédateur du regard dans les ténèbres de la nuit. En vain. Ce n'est qu'un cauchemar : sa douce dort paisiblement à ses côtés.

Rassuré, le cœur ayant pris son rythme normal, le jeune homme se recouche; il s'abrite d'une peau d'ours noir. Fatigué, il sombre dans un sommeil qui n'a rien de profond : bêtes atroces, monstres sans nom, adversaires coriaces le visitent légion après légion, l'empêchant de dormir longtemps.

Le matin le surprend, encore fourbu et courbaturé par l'absence de sommeil. Il se lève lentement. Sa conjointe a faim, mais ils n'ont rien à se mettre sous la dent. Il lui faut aller chasser et il promet de rapporter quelque chose d'ici le soir.

Toute la journée durant, Pied Agile parcourt la forêt qu'il croyait connaître : il n'y rencontre aucun gibier, si ce n'est deux ou trois perdrix qui s'envolent en se moquant de sa

maladresse fléchée. Il reprend ses projectiles, les glisse dans son carquois et s'avise de retrouver le vieillard, pour voir si la malédiction s'avère.

Mais, après avoir cherché une bonne partie de la journée, il ne trouve plus cet endroit unique où il avait effacé les signes cabalistiques.

Malgré sa promesse, Pied Agile revient bredouille au village. Une surprise de taille l'attend : aucun chasseur n'a réussi à prendre quoi que ce soit depuis deux jours, c'est-à-dire depuis qu'il a rencontré le misérable chaman aux symboles.

Lune Rieuse s'approche de lui, cherchant du regard un volatile ou un lièvre attaché à sa ceinture. Rien. Elle soupire et se lèche les lèvres, comme pour se rassurer.

Un conseil de bande se forme : les uns les autres expriment leur lassitude, leur faim, leur crainte devant l'avenir; certains proposent de migrer vers des terres plus propices à la chasse; d'autres suggèrent de sacrifier des offrandes au Manitou pour qu'il veille sur eux, comme avant. Mais que peut offrir un peuple à son dieu lorsqu'il ne peut même pas nourrir ses enfants?

C'est l'affolement devant l'ampleur du problème.

Pied Agile ne parle à personne du vieillard, mais il se demande si le sort qu'il craignait pour lui seul ne s'est pas étendu à tous les membres de sa communauté. Il prend la parole et parle de ses cauchemars horribles, des visions de batailles sanguinaires; mais personne d'autre que lui n'a connu ces rêves étranges...

La nuit vient et, petit à petit, tout un chacun se retire dans sa demeure, espérant faire taire l'estomac par le sommeil. Qui dort dîne, dit le dicton.

Aussitôt assoupi, Pied Agile est attaqué par un wendigo [créature malveillante et cannibale chez les Algonquiens] au cœur de glace et il se sent dévoré vivant; il crie, réveillant sa compagne qui le secoue pour l'extirper du cauchemar.

Le jeune homme, en sueur, repousse Lune Rieuse et s'assied au milieu de son abri. Il allume un feu léger et décide de veiller. Il mâche quelques feuilles de tabac, espérant repousser la fatigue jusqu'au matin. En vain.

Il aura fallu plusieurs jours avant de se rendre compte de l'énormité du désastre qui frappe la tribu. Déjà vieux et vieilles ont quitté le village et se sont perdus en forêt, se donnant en pâture aux loups. Les mères n'ont plus suffisamment de lait pour sustenter leurs enfants chétifs qui meurent en sanglotant. La maladie s'est mise de la partie et les plus fringants ne reviennent qu'avec une perdrix, un raton laveur ou un porc-épic à griller sur l'unique feu, au centre des demeures.

Pied Agile rêve maintenant nuit et jour, car il est dans un état perpétuel de délire et de somnolence. Lune Rieuse prend la clé des champs, espérant remplacer son homme dans la trappe et la chasse; mais elle revient le plus souvent bredouille et affamée, comme les autres.

On déterre les jeunes pousses printanières et on se nourrit de racines, de vermisseaux et de larves d'insectes. Les forces disparaissent : la fin approche.

Une nuit où le sommeil de Pied Agile est plus agité que de coutume, Lune Rieuse s'en va dormir chez son père, veuf depuis peu et terriblement malade. Pendant qu'elle s'occupe du vieillard, le jeune homme rêve qu'il entend une voix de femme; il ouvre les yeux et, à travers le brouillard qui couvre son esprit, il distingue à grand-peine Asibikaashi, grand-mère-araignée marchant lentement sur la toile qu'elle a tissée :

- Pauvre toi! Tu rêves toujours? Tu n'arrives pas à dormir assez longtemps pour te reposer, pour refaire tes forces, pour vivre le jour comme un véritable chasseur.

- J'ai bien peur qu'il ne soit trop tard pour moi. Les cauchemars m'assaillent depuis plusieurs lunes et la force a quitté mes muscles. J'arrive à peine à parler; loin de moi l'idée de me lever, de marcher ou même de chasser.
- Tais-toi donc, Pied Agile, et écoute-moi bien. Ferme les yeux et ouvre grandes tes oreilles. Je vais te dire comment sortir de cette malédiction qu'a jetée sur toi et les tiens Fripon.
- Fripon?
- Un esprit malveillant. Qu'importe! Va me chercher une branche de frêne et tords-la bien pour en faire un cercle. Ensuite, donne-la-moi.

Pied Agile sort de son wigwam et marche tel un zombie vers la forêt. Il y trouve un frêne et coupe une branche assez grosse pour en faire un cercle sans la briser. Il revient dans sa demeure et tient le cercle en face de l'araignée qui se met à tisser une toile à l'intérieur, y ajoutant quelques perles; ensuite, elle y fixe deux belles plumes de perdrix qu'elle a vues traîner sur le sol de la demeure.

- Accroche ce capteur de rêves tout près de l'ouverture. Tu pourras dormir plus aisément.
- Comment?
- Le capteur empêchera les cauchemars de se rendre jusqu'à toi, les emprisonnant dans ses filets. Puis, à la lumière du jour, les mauvais rêves fonderont comme neige au soleil et glisseront le long des plumes vers le sol, qui les absorbera. Quant aux beaux rêves, ils se rendront jusqu'à toi pour égayer tes nuits; s'il y en a trop, ils se logeront dans les perles le temps qu'il faut, puis te visiteront quand l'occasion se présentera, mais pas plus d'un rêve par nuit.
- Comment vous remercier?
- Dors bien, repose-toi. Demain, tu iras chasser et tu rapporteras de la nourriture pour ta famille et ta tribu. Elles en ont grand besoin. Tu redeviendras le chasseur des jours meilleurs. C'est ainsi que tu me remercieras.

Pied Agile accroche le capteur de rêves, juste au-dessous de l'ouverture du toit qui permet à la fumée de s'échapper. Il s'étend sur sa natte et s'endort aussitôt. Durant la nuit, un wapiti le visite et lui sourit gentiment.

Le lendemain, Pied Agile ne prend que le temps de boire un peu d'eau sucrée et part chasser. Une heure plus tard, un beau wapiti mâle se présente devant lui et il l'atteint de deux flèches. Puis, il lui coupe la gorge et s'abreuve de son sang chaud en le remerciant d'avoir croisé son chemin. Il sait déjà que cet animal, le fruit de ses rêves, nourrira sa tribu pour un temps.

Le jeune homme revient auprès des siens avec son butin et c'est la fête au village, malgré les blessures, malgré la maladie, malgré les deuils. Tout le monde voit que le vent a changé.

Pied Agile montre son capteur à tous et les femmes en font des répliques avec de la babiche et les installent dans chaque demeure. Ainsi, les chasseurs pourront dormir d'un sommeil profond, les enfants pourront s'assoupir sans peur des monstres et les vieillards, ceux qui restent, cesseront de s'éveiller en pleine nuit à cause de leur sommeil fragile.

Marc Scott, *Légendes autochtones*, Plantagenet (Ontario), Les Éditions du Chardon Bleu, 2015, p. 153-160.

CORBEAU VOLE LA LUMIÈRE

Un mythe haïda

Chez les Premières Nations de la côte Ouest du Canada, les arts traditionnels sont très liés aux mythes et aux légendes et ils franchissent la barrière entre le monde naturel et surnaturel. Ce mythe haïda de Corbeau, qui vole la lumière, donne un exemple des grands thèmes cosmologiques communs à tous les peuples de cette région. Depuis des siècles, les Haïdas vivent dans les Haida Gwaii (les îles du Peuple), les îles de la Reine-Charlotte, un archipel situé au large de la côte septentrionale de la Colombie-Britannique. Les Haïdas ont élaboré un style de sculpture et de peinture distinctif pour représenter leurs mythes, leur histoire et leurs lignages.

Avant qu'il y ait quoi que ce soit au monde, avant que les eaux recouvrent tout puis se retirent, avant qu'il y ait sur la terre des animaux, dans l'air des oiseaux, dans la mer des poissons, des baleines et des phoques, il y avait un vieil homme qui vivait dans une maison, au bord d'une rivière, avec son unique enfant, une fille. Qu'elle soit belle comme les branches du sapin ciguë sur un ciel de printemps au lever du soleil ou laide comme une limace de mer est à vrai dire de peu d'importance dans cette histoire qui se passe à peu près complètement dans l'obscurité.

Car le monde en ce temps-là était tout entier dans le noir. Un noir d'encre, un noir de poix, un noir où tout se noie, un noir plus noir que la plus noire des nuits d'hiver, plus noir que tout ce que l'on a connu depuis de plus noir.

S'il faisait si noir, c'est que le vieil homme avait dans sa maison au bord de la rivière un coffre qui contenait un coffre, qui contenait un coffre, qui contenait une infinité de coffrets,

chacun d'eux contenant un coffret légèrement plus petit que lui jusqu'au dernier qui était si petit qu'il ne pouvait rien contenir d'autre que toute la lumière de l'univers.

Corbeau, qui existait bien sûr à cette époque puisqu'il a toujours existé et existera toujours, n'était pas très content de cet état de choses. Il se cognait partout, trébuchait ici et là, et cela le freinait considérablement dans sa quête de plaisirs en tout genre et dans ses incessants efforts pour changer le monde et se mêler de tout.

Ses errances dans l'obscurité finirent par le mener jusqu'à la cabane du vieil homme. Il commença par entendre une petite voix qui chantonnait à quelque distance. En suivant la voix, il ne tarda pas à se trouver près d'une maison et, lorsqu'il eut collé son oreille contre les planches de la paroi, il parvint à capter ce qui suit : « J'ai chez moi un coffre, et à l'intérieur de ce coffre il y a un autre coffre, et à l'intérieur de ce coffre il y a beaucoup de coffrets et dans le plus petit de tous il y a toute la lumière du monde. Tout ça m'appartient, et je ne laisserai jamais qui que ce soit y toucher, même ma fille car, qui sait, elle est peut-être aussi laide qu'une limace de mer, et ni elle ni moi n'avons envie de le savoir ».

Il ne fallut qu'un instant à Corbeau pour décider de s'approprier la lumière, mais il lui fallut beaucoup plus longtemps pour imaginer comment s'y prendre.

D'abord, il chercha à localiser la porte. Mais il eut beau faire mille et mille fois le tour de la maison et tâter les planches une à une pendant des heures, il ne put trouver la moindre ouverture. Il lui arrivait parfois d'entendre le vieil homme ou sa fille quitter leur logis pour aller chercher de l'eau ou pour toute autre raison, mais ils sortaient inmanquablement par la façade opposée à celle devant laquelle il se trouvait, et, si vite qu'il se précipitât de l'autre côté, c'était toujours pour arriver devant une paroi désespérément lisse.

Découragé, Corbeau se mit à arpenter le bord de la rivière en se creusant la tête pour découvrir le moyen de pénétrer dans la maison. Ce faisant, l'idée de la jeune personne

qui s'y trouvait commença à faire quelque effet sur son imagination et sur autre chose aussi.

« Il est probable qu'elle est laide comme une limace de mer, se dit-il, mais d'un autre côté elle pourrait bien être belle comme les branches d'un sapin ciguë sur un lever de soleil de printemps, si seulement il y avait assez de lumière pour qu'il y en ait un ». Ce furent ces réflexions quelque peu oiseuses qui lui suggérèrent la solution à son problème.

Il attendit que la jeune fille, dont il pouvait maintenant distinguer les pas de ceux de son père, vînt à la rivière pour y quérir de l'eau. Se changeant alors en aiguille de pin, il se laissa tomber dans le flot et descendit le courant juste à point pour être pris dans le seau qu'elle remplissait.

Même sous cette dimension réduite, Corbeau était encore capable d'exercer ses pouvoirs magiques, assez tout au moins pour donner si soif à la jeune personne qu'elle but une grande gorgée d'eau et avala l'aiguille.

Quand il eut dégringolé bien au fond de son petit ventre chaud, Corbeau se nicha dans un coin confortable, se transforma une fois de plus, cette fois en un minuscule être humain, et partit pour un long sommeil. Tout en dormant, il se mit à grandir.

La jeune fille ne comprenait rien à ce qui lui arrivait, et naturellement elle n'en dit mot à son père, qui, étant donné qu'il faisait tout noir, ne remarqua rien d'anormal, jusqu'au jour où il ne put pas ne pas noter une nouvelle présence dans la maison, Corbeau y ayant fait une apparition triomphale sous la forme d'un nouveau-né de sexe masculin.

C'était - ou ç'aurait été si quelqu'un avait pu le voir- un garçonnet d'étrange apparence, doté d'un long nez en forme de bec et de quelques plumes par-ci par-là. Il possédait aussi les yeux brillants de Corbeau, ce qui aurait donné à sa physionomie un air vif et fureteur - si air il avait pu y avoir au regard de quiconque.

Et quel tintamarre il faisait! Son cri était à la fois celui d'un enfant gâté et celui de Corbeau dans ses heures de colère - et pourtant sa voix pouvait aussi avoir la douceur du vent dans les branches de pin; il y passait alors quelque chose de ce sublime chant de cloche dont la gorge de Corbeau a le privilège.

Dans ces moments-là, son grand-père se prenait à adorer ce bizarre nouveau venu et passait de longues heures à lui fabriquer des jouets et à lui inventer des jeux.

Tout en travaillant à renforcer l'affection et la confiance du vieil homme envers lui, Corbeau intensifiait ses recherches dans la maison. Au terme d'explorations multiples, il en vint à la conviction que la lumière était cachée dans le grand coffre qui était posé dans un coin. Il en souleva un jour précautionneusement le couvercle, mais ne put bien sûr rien voir. Il put seulement sentir un autre coffre à l'intérieur. Cela avait suffi pour que le grand-père se rende compte qu'il était arrivé quelque chose à son précieux réceptacle. Il réprimanda très sévèrement le voleur potentiel, le menaçant des pires punitions s'il touchait encore au coffre.

Cette algarade déclencha une suite de protestations assourdissantes, suivies de tendres supplications par lesquelles, sans jamais mentionner la lumière, l'enfant Corbeau se contentait d'implorer que lui soit donné le plus grand coffre. Ce coffre, disait-il, était la seule chose qui lui manquait pour être tout à fait heureux.

Comme la plupart des grands-parents sinon tous l'ont fait depuis le commencement des temps, le vieil homme finit par céder et donna à son petit-fils le coffre extérieur, ce qui le satisfit pour un bout de temps. Mais, comme la plupart des petits-enfants sinon tous l'ont fait depuis le commencement des temps, Corbeau ne tarda pas à demander le coffre suivant.

Cela lui prit des jours et des jours, il lui fallut des cajoleries sans nombre coupées de crises de rage savamment orchestrées, mais il obtint, l'un après l'autre, tous les coffrets. Déjà quand il n'en restait plus que quelques-uns, une étrange luminosité, jamais encore

observée, avait commencé à pénétrer l'obscurité, faisant apparaître des formes vagues et des ombres, rien encore de bien défini. Au dernier coffret, l'enfant Corbeau usa de sa voix la plus irrésistible pour prier le vieil homme de lui laisser tenir la lumière rien qu'un tout petit peu.

Sa requête fut immédiatement rejetée, mais naturellement le grand-père au bout d'un certain temps finit par céder. Du dernier coffret, il sortit la lumière, sous la forme d'une belle boule incandescente, et la lança à son petit-fils.

Il n'aperçut que pendant une fraction de seconde l'enfant à qui il avait prodigué tant d'amour car, dans le temps même où la lumière allait vers lui, sa forme humaine disparut pour laisser place à une masse énorme, noire et brillante, ailes déployées et bec ouvert, en position d'attente. Corbeau se saisit de la boule de feu, jeta ses larges ailes derrière son dos et s'élança à travers le conduit de cheminée dans l'obscurité du vaste monde.

Celui-ci fut instantanément transformé. Les montagnes et les vallées apparurent, précisément dessinées; les rivières prirent un éclat étincelant; partout la vie se mit en mouvement. Et, à l'autre bout du ciel, une autre grande masse ailée fit irruption dans l'espace : la lumière avait frappé pour la première fois le regard de l'aigle et lui avait montré sa cible.

Corbeau évoluait dans le ciel, tout à la joie que lui donnait son précieux butin, admirant l'effet que celui-ci produisait sur le monde au-dessous de lui, se félicitant de ce qu'il voyait maintenant où il allait au lieu de voler comme avant à l'aveuglette en priant pour qu'il ne lui arrivât pas trop de catastrophes. Il était si heureux qu'il n'aperçut Aigle que quand celui-ci était déjà quasiment sur lui. Dans sa panique, il fit une embardée pour éviter les serres cruelles de son ennemi et, ce faisant, laissa échapper une bonne moitié de la lumière qu'il tenait dans son bec. Celle-ci tomba brutalement sur les rochers qu'il était en train de survoler et s'y brisa en éclats - un gros et une infinité de petits - qui rebondirent jusque dans le ciel où, devenus la lune et les étoiles, ils rendent encore aujourd'hui gloire à la nuit.

Aigle pourchassa sa proie jusqu'aux confins du monde. Épuisé par cette longue traque, Corbeau finit par lâcher son dernier morceau de lumière. Celui-ci, après s'être posé en douceur sur un lit de nuages, s'éleva tout doucement au-dessus des montagnes de l'est.

Ses premiers rayons pénétrèrent par le conduit de la cheminée jusque dans la maison près de la rivière où le vieil homme pleurait amèrement sur la perte de son trésor et sur la trahison de son petit-fils. Mais lorsque la clarté fit irruption, il leva les yeux et pour la première fois aperçut sa fille, qui était restée tranquillement assise dans un coin pendant tout ce temps, complètement ahurie par cette succession d'événements.

Le vieil homme vit alors que son enfant était belle comme les branches du sapin ciguë sur un ciel de printemps au lever du soleil et il commença à se sentir un peu mieux.

Source : Bill Reid, *Corbeau vole la lumière*, Saint-Boniface (Manitoba), Éditions des Plaines, 2011, p. 19-25.

LA CHASSE-GALERIE

Légende québécoise

Ce récit est basé sur une croyance populaire qui remonte à l'époque des coureurs des bois et des voyageurs du Nord-Ouest. Au début du 19^e siècle, un groupe de bûcherons isolés dans un chantier en forêt scelle un pacte avec le Diable afin de voyager à bord d'un canot volant pour aller danser dans leur village ou voir leurs « blondes ». Mais, il y a une condition, en aucun temps, ils ne doivent invoquer Dieu ou toucher le clocher d'une église de peur que le canot ne s'écrase.

Alors, c'est des bûcherons, dans un camp, au nord de Montréal, dans le haut de la Gatineau, et qui s'ennuyaient. Parce que, quand on montait dans les chantiers, à cette époque-là, on ne retournait pas en ville, on y restait longtemps, longtemps.

Et alors, le « cook » [cuisinier], paraît-il, s'est fait offrir par quelqu'un : « Écoute, ce soir, si tu veux, viens avec nous, on va aller danser par chez nous ». --- « Comment ça? » --- « Pas un mot, tu vas voir ». Alors, à minuit, quand il est sorti dehors, il y avait des camarades qui l'attendaient. Il y avait un grand canot, comme un rabaska, les grands canots de maîtres des Pays-d'en-Haut.

Et puis, là, celui qui avait fait un pacte avec le diable, il dit : « Écoutez les gars, on va partir, mais il y a une condition, il ne faut pas que vous prononciez dans le ciel le nom de Dieu une seule fois, parce qu'il peut nous arriver malheur. Faites-moi confiance ». Et il a commencé : « Acabri, acabra », et là c'est toutes les paroles diaboliques qui ont commencé. Et le canot s'est levé un petit peu. Et là, il y avait une chanson qu'ils chantaient : « Non, non, nous n'avons pas peur des prêtres, non, non, nous n'avons peur de rien ». Et le canot est monté très rapidement dans les airs. Et on a descendu le long de la Gatineau, le long de l'Outaouais on est passé au-dessus de Montréal. Et on s'est arrêté

à Lavaltrie. On pensait que c'est là qu'était la danse. Il n'y avait pas de danse là. On est remonté dans le canot. « Acabri, acabra », on remonte, on retransverse le fleuve, on s'en va à Contrecoeur, et là, il y a danse.

On a dansé, les gens se sont dit : « Mais qu'est-ce qui se passe? Qu'est-ce que vous faites ici? Ça se peut quasiment pas, vous étiez dans... ». --- « Posez-nous pas de questions, on est ici, on danse ». Et à ce moment-là, le « cook » a dit : « Écoutez, les gars, il est quand même très tard, il faudrait remonter, on travaille demain ». On est remonté. Mais là, ils avaient bu. Et celui qui dirigeait la chasse-galerie en arrière, qui était en arrière du canot, eh bien, il a commencé à mal conduire, ça allait tout croche, ils ont manqué d'accrocher la croix du Mont-Royal, d'ailleurs ils se sont pris dans la neige, ils ont remonté. Et c'est rendu près du camp de bûcherons à un moment donné qu'ils se sont retrouvés, là, dans la neige, parce qu'il y en avait un qui a eu peur, ils ont frôlé une épinette, et il y en a un qui a crié : « Mon Dieu! ». Et là, ils sont tous tombés dans un grand trou noir, ils se sont retrouvés à quelques pieds du camp, tout étourdis.

Source : Jean Du Berger et Renée Hudon, *Démons et Merveilles*, radio-document de Jean Gagnon, publié par le Service des droits d'auteur, Radio-Canada Montréal, [1984], p. 11.

ROSE LATULIPE

Légende québécoise

Au 18^e siècle, lors d'une veillée du Mardi gras, un inconnu qui s'avère être le Diable s'invite chez les Latulipe et danse avec Rose, la fille de la maison, jusqu'à ce que minuit ait sonné. À cette époque, lorsque les gens fêtaient le Mardi gras, ils devaient cesser toutes réjouissances à minuit, le jour du début du carême, sinon ils s'exposaient aux pires châtiments. Il existe plusieurs versions de cette légende aussi connue sous le nom du Diable à la danse ou du beau danseur. Dans certains récits, la grand-mère sauve sa petite-fille grâce à son chapelet ou de l'eau bénite, sinon c'est le curé qui intervient et délivre Rose. Dans d'autres versions, le Diable disparaît en emmenant la jeune fille avec lui en enfer.

C'est le soir du Mardi gras, dans une maison, les gens fêtent et dansent. Le diable arrive, on ne sait pas que c'est lui, il est onze heures du soir. Et puis il fallait arrêter de danser, le mercredi des Cendres - on est au Mardi gras. Et puis le carême c'était sérieux, il ne fallait pas danser. Et arrive un bel homme, magnifique homme, tout de noir vêtu, un attelage magnifique aussi, puis des chevaux, grands chevaux noirs. Et puis, il arrive, bon: « Bonjour Messieurs, je veux danser. Et si vous me permettez... ». --- « Mais oui. On va dételez vos chevaux ». --- « Non, non, ne dételez pas les chevaux, parce que je suis pressé ». Tout de suite, il y a quelque chose d'équivoque : un bonhomme pressé, l'hiver, qui s'en va loin et puis qui s'arrête pour danser.

Et là, il voit immédiatement la fille de la maison, on l'appelle Rose Latulipe - une belle jeune fille, la plus belle de céans. Il ne danse qu'avec elle. C'est un premier manque à l'étiquette, parce que, quand on n'était pas fiancé avec quelqu'un, danser toujours avec la même personne, c'était mal vu... c'était un peu trop insister. Il danse avec elle.

Et là, il y a toutes sortes de petits signes qui commencent à se manifester. Pour commencer, il y avait un bébé qui était dans la salle d'à côté, et à chaque fois que le couple passait tout proche de la chambre, le bébé se mettait à pleurer. Ensuite, il y a une vieille qui est en train de réciter son chapelet. Elle est à l'âge où on ne danse plus, où on prie pour ceux qui dansent. Et puis, à ce moment-là, quand elle le voit passer, elle dit : « Il a des yeux... ». Elle fait venir la fille et dit : « Le bonhomme qui danse avec toi, à chaque fois qu'il me regarde et que je dis le nom de Marie, il y a des flammes dans ses yeux... ». La jeune femme dit : « Écoutez, quand même, tout de même, qu'est-ce que vous allez pas imaginer, c'est impossible ».

Bon. Et, autre signe, les garçons vont dehors, ils voient que la neige avait fondu autour du cheval - on est au Mardi gras. Alors on va dire ça au maître de la maison qui, lui, commence à faire l'étude comparée de tout ce qu'on lui rapporte : des chevaux, le bébé qui pleure. Et à ce moment-là, le diable, eh bien, il commence à serrer un peu trop la fille et lui dit : « Écoutez, qu'est-ce que vous faites dans un trou pareil, hein? Vous devriez venir avec moi et puis m'appartenir à jamais. Voyez-vous, vous avez un petit collier, là, pitoyable, à votre cou (c'était une croix), j'ai ici un beau médaillon, je vais vous le donner à la place, on va l'échanger ». --- « Non, je veux garder ma croix, je veux garder ce souvenir ». Et lui, il est bloqué par cette croix, il ne peut rien faire.

Alors, à ce moment donné, le curé a un songe, et en songe on lui dit : « Monsieur le curé, dépêchez-vous, il y a quelqu'un qui est en danger de perdition dans votre paroisse ». Et tout de suite, il fait atteler son cheval et il s'en va. Et là, c'est le curé qui arrive avec le surplis, l'étole, l'eau bénite et qui dit : « Arrière, Satan! ». Puis à ce moment-là, les griffes percent les gants et puis les cornes sortent du chapeau, le diable est révélé. Vous avez un combat... Rose Latulipe, elle s'est mariée et elle a eu douze enfants, elle n'est plus jamais allée danser.

Source : Jean Du Berger et Renée Hudon, *Démons et Merveilles*, radio-document de Jean Gagnon, publié par le Service des droits d'auteur, Radio-Canada Montréal, [1984], p. 8-9.

THE WITCH OF PLUM HOLLOW

Légende d'Ontario

Il existe de nombreuses histoires de sorcières malfaisantes dans différentes régions du Canada, mais la sorcière de Plum Hollow, Elizabeth Barnes, était bienveillante. Ayant le don de clairvoyance, elle pouvait trouver des objets perdus, résoudre des mystères et prédire l'avenir. Des gens venaient de partout pour consulter cette femme remarquable, dont la renommée s'étendait au Canada et aux États-Unis.

Born in County Cork, Ireland, in 1800, Elizabeth Barnes the seventh daughter of the seventh daughter also had a bit of Spanish gypsy in her, according to the popular legend. Since 1843, she lived in a small frame house in the country, not far from Plum Hollow, but closer to Lake Loyada (formerly Lake Eloida) and only two or three miles from Athens [in Leeds County, Ontario].

She helped so many people that she became affectionately known as 'Mother Barnes'. People travelled from other Canadian provinces, and even from New York State, to learn what the future held in store for them, or where a lost or stolen article might be found.

When a land owner consulted her about selling his property, she predicted real estate gains if he held it and years later it became a profitable gravel pit. When Morgan Doxtater disappeared in Charleston Lake, it is said that Mrs. Barnes directed the searchers to the place where his murdered body was discovered. Her "sixth" sense, by which she read fortunes in tea leaves, helped her to support herself and her large family for many years. She was a kindly soul and, it is said, never charged more than a quarter [25 cents] for her services. Her reputation lives on today.

Source : Edith Fowke, *Legends told in Canada*, Toronto, Royal Ontario Museum, 1994, p. 61-63 et <http://www.frontenacarchbiosphere.ca/explore/fab-heritage/myths-and-legends>, <http://www.mysteriesofcanada.com/ontario/witch-plum-hollow/>

LES LUTINS MALINS

Légende du Nouveau-Brunswick

Les lutins, ces petits personnages féériques d'origine celtique, sont très présents jusqu'au milieu du 19^e siècle chez les Francophones et les Irlandais du Canada. Dans la tradition canadienne-française, les lutins, une sorte d'elfes ou de farfadets, aiment beaucoup les chevaux. Ils les montent toute la nuit et font des tresses, qui sont très difficiles à défaire, dans leurs queues et leurs crinières. Afin d'éloigner les lutins, on devait répandre des graines de lin, car supposément, ils en avaient horreur. Certains auraient aperçu des traces de lutins, de minuscules pieds, près de la grange dans la neige. Les versions de cette légende, racontée par des personnes venant de régions différentes de l'est du Canada, sont toutes semblables.

Dans un chantier au Nouveau-Brunswick, un charretier remarque un matin que son cheval a la queue et la crinière tressées (nattées).

Il en parle donc à ses compagnons de travail et ceux-ci émettent l'opinion que ce doit être l'œuvre des lutins. Ces petits êtres aiment se promener à cheval la nuit et tressent la crinière et la queue des chevaux pour mieux y cramponner leurs pieds fourchus.

Le lendemain matin, le charretier en question trouve son cheval tout en sueur et couvert d'écume comme s'il avait rudement travaillé ... c'est l'œuvre des lutins!!!

On aurait même aperçu des traces d'empreintes minuscules fraîches sur la neige et qui ne pouvaient certainement pas être celles d'un enfant et encore moins celles d'un adulte.

On dit à cet homme qu'un autre charretier a connu la même expérience et pour se débarrasser des lutins, il a utilisé de la graine de lin. C'est simple et efficace.

On verse une bonne quantité de graines de lin dans l'avoine du cheval tourmenté par les lutins. Le cheval ne touchera pas à sa portion s'il flaire la senteur de la graine huileuse. Et comme les lutins sont passionnés des chevaux en se promenant sur leur dos la nuit à grande vitesse, ils prennent aussi bien soin de nourrir l'animal qui les a conduits.

Certains habitants sculptaient un petit cheval en bois qu'ils plantaient sur une épée fixée sur le faite de la grange; les lutins chevauchaient alors la girouette et n'entraient pas dans l'étable. On dit encore que le meilleur tour à jouer à des lutins est d'attraper une « lutine » et que son homme « versera un plein baril d'or pour en reprendre possession ».

À la vue de l'avoine laissée par le cheval à cause de la graine de lin, les lutins s'empressent au retour de leur randonnée de nettoyer l'avoine afin d'enlever toute trace de la graine de lin. Ils y mettent beaucoup de soin et de temps. S'ils sont surpris à la besogne par les humains, ils sont tellement honteux qu'ils disparaissent pour des mois sinon pour toujours.

Si vous apercevez, un jour, un cheval à la queue et à la crinière tressées, dites-vous bien que les lutins ne sont pas loin...

Source : *Le Recueil Poétique Acadien* (http://lerecueil.tripod.com/les_lutins_malins.htm)

LE VAISSEAU FANTÔME

Légende de la Nouvelle-Écosse

Cette légende acadienne du vaisseau fantôme ou du bateau de feu est l'une des plus répandues dans les provinces maritimes, mais surtout le long du détroit du Northumberland (qui sépare l'Île-du-Prince-Édouard de la côte du Nouveau-Brunswick et de celle de la Nouvelle-Écosse) et le long de la baie des Chaleurs entre le Nouveau-Brunswick et la Gaspésie. Des marins courent sur le pont d'un navire enflammé et grimpent dans les haubans. Il s'agirait d'un navire de pirates, punis pour leurs crimes, condamné à réapparaître en flammes. Les versions de cette légende sont nombreuses, mais elles ont un point commun : des gens aperçoivent un bateau en feu voguant près des côtes et lorsqu'ils tentent de s'en approcher pour venir à son secours, le bateau disparaît. Cette vision est aussi annonciatrice de mauvais temps.

Vous croyez que les pirates des siècles derniers ne sillonnaient que les mers lointaines? Et si je vous disais que les côtes de la Nouvelle-Écosse ont aussi compté leur lot de pirates, seriez-vous surpris? Le plus connu d'entre eux fut sans aucun doute le capitaine Craig. L'histoire que je vous raconte se passe au dix-huitième siècle. À l'époque, de nombreux navires venaient dans le détroit du Northumberland faire du commerce. Il n'y avait pas encore de phares, de bouées ou de quais. À l'approche de la côte, les bateaux devaient hisser un drapeau pour demander à un pilote expérimenté de monter à bord et de les guider jusqu'au rivage en évitant les récifs et autres obstacles. Une fois le bateau ancré en sécurité, ses occupants allaient passer la journée sur la terre ferme, cherchant surtout à atteindre les villages indiens, où ils pouvaient échanger leurs verroteries et leurs marchandises sans valeur contre de précieuses fourrures.

Le capitaine Craig était le pire de tous ces visiteurs. Il n'hésitait pas à exploiter, voler et même kidnapper... Il visitait des villages des environs chaque année. Quand il arriva en vue de la côte, cette année-là comme les autres, il demanda un pilote. L'homme qui

répondit à l'appel était connu pour être habile, fort et courageux. Il mena facilement le bateau à bon port. Le capitaine et son équipage passèrent la journée sur la terre ferme à accomplir leurs méfaits, puis ils regagnèrent leur bateau et demandèrent au pilote de les guider jusqu'à la mer. Dès que le navire se fut éloigné de la terre, le pilote entendit des bruits étranges venant de la cale. Inquiet, il tendit l'oreille : pas de doute, des cris et des gémissements s'élevaient jusqu'à lui. Il exigea de fouiller le bateau. Le capitaine et son premier lieutenant refusèrent, évidemment, mais à force de menaces, l'imposant pilote réussit à se faire obéir. Il découvrit avec horreur deux jeunes Indiennes, ligotées et cachées sous des piles de fourrures. Sans aucun scrupule, le capitaine Craig avait saoulé les Indiens avant de piller tout le village et de kidnapper les deux jeunes filles.

Le pilote raccompagna les deux Indiennes jusqu'à la terre ferme. Tremblantes, encore sous le coup de la peur, elles le remercièrent vivement. Lorsqu'il voulut aller terminer son travail et conduire le bateau du capitaine Craig hors de la zone de navigation dangereuse, elles le supplièrent de ne pas y aller. Elles affirmèrent avoir jeté un sort au navire. Le pilote, n'y croyant qu'à moitié, retourna sur le pont du bateau. Il y était depuis quelques minutes à peine lorsqu'un orage terrible se leva. Les vagues étaient immenses et le bateau était ballotté de tous côtés. Il finit par se fracasser contre les rochers, tuant du même coup tous les membres de l'équipage, à part le capitaine Craig et son premier lieutenant. Ces derniers tentèrent de regagner la rive à la nage, mais se noyèrent rapidement. Un seul homme fut sauvé : le pilote. Il nagea jusqu'au rivage, porté par les vagues qui semblaient vouloir lui venir en aide.

Depuis ce jour, quand le temps est orageux, les habitants voient souvent apparaître un navire en feu sur la mer. Plusieurs témoins jurent avoir vu le mystérieux vaisseau en flammes au large pendant de longues minutes. Certains entendent même parfois les cris de l'équipage et voient le drapeau hissé pour appeler un pilote. Mais rien ni personne ne pourra plus les sauver, désormais. Le bateau du capitaine Craig et tout son équipage sont condamnés à errer sur les eaux pour l'éternité.

Source : Martine Latulippe

<http://focus.tv5monde.com/legendescanadiennes/bateau-fantome-capitaine-craig/>

L'INSAISSABLE TRÉSOR

Légende de l'Île-du-Prince-Édouard

Les histoires de trésors cachés abondent sur l'Île-du-Prince-Édouard, car les gens étaient convaincus à l'époque que le capitaine Kidd ou un autre pirate avait enterré des trésors sur les côtes de l'île. Cette légende se déroule près du cap Nord, un endroit où ont eu lieu plusieurs naufrages à cause d'un long récif. Un phare est construit sur le cap en 1866. Selon la tradition populaire, on ne peut trouver le trésor qu'à minuit et en gardant le silence, sinon le trésor disparaît, change de place, on le perd et il ne réapparaît qu'après un an ou deux. Dans certains récits, les chercheurs doivent aussi vaincre leur peur lors de situations terrifiantes (bruits de chaînes, hurlements, monstres).

En seulement, ce vieux-citte [le vieux Jérôme], il nous contait, ah! Des années passées, au cap Nord, dans ce temps-là, il y avait pas de *light* [phare], là. Il y a un mortel gros rife [récif], il y avait pas de *light*, puis il y avait pas de boueille [bouée] là encore.

Asteure, il y avait un lotte de bottes [plusieurs bateaux] qui venient de la France, de l'Angleterre, hein! Quand ils arrivont là, ils connaissent pas beaucoup [l'endroit]. Il y avait pas d'enseigne pour eux de se tiendre [tenir] en dehors. Ils se jetiont là souvent, sur les rifes. Dans ce temps-là, il y avait pas de *banks* [banques]. Puis tout' leurs argents, ils traînonnt ça avec eux, puis ils cachiont ça dans la terre. C'était ça leurs *banks*, à ce temps-là.

Asteure, il y avait un lotte de monde qui disiont qu'il y avait un lotte d'argent de caché là, alentour du North Cape, ce qu'ils appelont la Mash. Puis ce vieux-citte, là, il avait des *rods*, quoi ce qu'ils appelont des *mineral rods* [baguettes de sourcier]. C'était fait avec un

noisellier [noisetier]. Vous prendrez un noisellier et puis vous le mettrez comme ça [en forme de fourche], si vous voulez trouver de l'eau. Ça trouvera de l'eau partout.

Bien eux, icitte, ils en avont un de même. Je l'ai vu, moi, le vieux Jérôme. Puis au bout de ça, ils avont quoi ce qu'ils appelaient de la *quick silver*. Ils mettaient ça au bout de ça puis ils pouvaient trouver de l'argent – n'importe quoi – où ce qu'elle était. De l'argent dur; pas de l'argent en papier, par exemple. De l'argent dur : de l'or, puis du *silver*. Ils pouvaient la trouver partout avec ça.

Asteure, lui, ce vieux-citte, pêchait dans ce temps-là. Il y en a qui s'avont mis après lui, une soirée, pour aller voir pour lever l'argent icitte. Ça fait, il avait dit :

- *Alright*. J'irai.

Il avait sa *rod*.

Ça fait, une soirée, ils avont parti. Ils allaient pas dans le jour, fallit qu'ils furent le soir. Ça fait, ils ont parti, puis ils s'en avont été là. En tout cas, quand ils avont arrivé là, le vieux Jérôme, il a dit à l'autre qu'était avec lui, il a dit :

- Quand que je commencerons à travailler, à creuser, là – j'aurons trouvé l'endroit – faudra pas que tu parles. Si tu parles, ça va tout disparaître.

Alright, ils ont été là. Ils ont travaillé un élan. *By God!* il a trouvé un endroit. Sa *rod* lui montrait. Bien, il a dit à l'autre :

- Icite, faut que je creusions.

Bien, ils se sont braqués à creuser. Creusent. Ils ont creusé, ç'allait bien, ils disaient rien, il faisait noir, c'était l'automne. Après un élan, ils ont fessé de quoi, manière comme un potte ou quelque chose. L'autre a huché [hurler] :

- Garde, garde, quoi ce qui vient à la côte!

Et tout a parti.

À la côte, il y avait un gros bâtiment. Dans ce temps-là, ils les appelaient des *bricks*. C'était tout fait en voiles. Un gros bâtiment à la côte. Il a dit :

- C'était aussi bien que je nous en furent, il y avait plus rien. Ça fait, il dit, ç'a été viré, ah! Pour un an ou deux après...

Il avait un croc-barre, ce vieux-citte. Puis quand que l'autre a parlé, ç'avait coupé son croc-barre ça de long, sur la pointe de son croc-barre.

- Ah! Il dit, un an ou deux après, j'ai pensé, une soirée, faut que je retourne.

Ça fait, il s'avait fait faire un croc-barre puis il avait fait faire une croix dessus, en bas.

Ils avont retourné une soirée, il en avait amené un autre avec lui. Ç'a arrivé la même chose. La même chose a arrivé. Quand ils avont eu fessé où ce qu'était ce potte-citte, l'autre a horlé [hurlé] qu'il y avait un gros botte qu'arrivait à la côte. Il a parlé. Il dit :

- Ç'a coupé encore mon croc-barre justement en bas de la croix. La croix a resté dessus. J'ai plus jamais été là après. C'était pas utile que j'y fus *back*.

Source : Georges Arsenault, *Contes, légendes et chansons de l'Île-du-Prince-Édouard*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1998, p. 75-77 (raconté par Emmanuel Godet).

LE CHEVAL NOIR

Légende métisse du Manitoba

Un bon matin, des ouvriers qui travaillent à la construction de l'église de Saint-Boniface au Manitoba aperçoivent dans les environs un étrange cheval n'appartenant à personne. Monseigneur Taché leur permet de l'héberger et de le nourrir, mais à la condition que personne n'enlève la bride au cheval. Ce dernier, qui aide les ouvriers, travaille dur tous les jours, sans manifester la moindre fatigue. Un des ouvriers, qui pense que le cheval mérite un repos, décide de lui enlever sa bride... L'histoire du cheval noir, bâtisseur d'église, est répandue dans le Canada francophone avec plusieurs variantes.

Monseigneur Taché avait entrepris, à cette époque, la construction d'une église à Saint-Boniface. Cette année-là, l'hiver était dur. Les travaux avançaient de peine et de misère. Les hommes étaient fatigués, le froid était mordant, le découragement se faisait sentir sur le chantier. Un beau matin, un cheval noir surgit à travers les flocons qui tombaient sur les ouvriers. Une bête superbe, haute sur pattes et solide, mais qui semblait trembler sous le froid mordant de l'hiver manitobain. Les hommes s'approchèrent du cheval pour le caresser. Nul ne savait d'où venait ce cheval. Il n'appartenait à personne des environs. Les ouvriers proposèrent de le nourrir et de l'héberger dans l'écurie du chantier. Monseigneur Taché accepta, mais à une condition : personne ne devait jamais, jamais enlever la bride de cette bête. En aucun cas. Pas même pour la laisser manger. Le cheval devait rester bridé.

Bien à l'abri dans la chaleur de l'écurie, le cheval retrouva rapidement ses forces. On le fit travailler au chantier. Les hommes l'attelèrent à une charge assez lourde, mais comparable à celles que les autres bêtes travaillant à la construction de l'église pouvaient tirer. Le cheval noir fit tout le chemin avec sa charge comme si de rien n'était. Malgré l'effort, pas une goutte de sueur n'apparut sur sa robe lustrée. Le lendemain, on doubla

sa charge. Le cheval la tira aussi facilement que la veille et travailla rudement toute la journée, sans manifester la moindre fatigue. Le jour suivant, on tripla le poids de la charge. Cet étalon ne ressemblait à aucun autre. Il était plus fort, plus résistant. Pour tout dire, il semblait infatigable. Les travaux avançaient tout à coup bien plus rapidement. Le moral remontait en flèche sur le chantier. Les hommes étaient reconnaissants envers cette bête qui leur facilitait la tâche. Tellement qu'un beau jour, l'un des ouvriers trouva que ce n'était pas convenable de traiter un cheval si utile de cette façon. Il décida de lui enlever sa bride pour lui offrir un peu de repos... Après tout, la brave bête l'avait amplement mérité.

Eh bien, à la seconde même où l'homme lui retira sa bride, le ciel s'obscurcit, le cheval se dressa sur ses pattes arrière, il poussa un hennissement terrible qui glaça le sang de tous ceux qui étaient présents et il disparut en un instant. Tous tremblaient sur le chantier. Monseigneur Taché comprit immédiatement que c'était le diable qui les avait approchés ainsi...

On ne revit plus la fabuleuse bête dans les environs. Elle ne revint jamais terminer les travaux. Si vous passez par Saint-Boniface, vous remarquerez qu'il manque toujours une pierre en haut de l'un des murs de l'église qu'a fait construire monseigneur Taché. Grâce à cette pierre manquante, tous gardent en mémoire que le diable peut prendre bien des formes, et les paroissiens se souviennent avec fierté qu'un jour, ils ont réussi à faire travailler le diable pour la cause de Dieu. Mais n'allez pas croire que le Malin a renoncé à s'approcher des hommes après avoir quitté Saint-Boniface...

Parlez-en aux gens de Trois-Pistoles, de L'Islet ou de l'île d'Orléans, au Québec; ils vous raconteront qu'on a aussi vu ce cheval rôder par chez eux. Si un jour vous croisez une bête noire, forte et infatigable, restez donc sur vos gardes... On ne sait jamais à qui on a affaire.

Source : Martine Latulippe (<http://focus.tv5monde.com/legendescanadiennes/>).

LA BAIGNOIRE VOLANTE

Légende de la Saskatchewan

Le touriste, qui arrive à Régina en Saskatchewan, sera étonné de voir une baignoire sur le toit de l'Hôtel Wascana. S'il vient pendant la période des fêtes, à Noël, il verra dans la baignoire un sapin décoré. Cette légende raconte l'histoire d'un homme qui adorait prendre son bain.

Il y a assez longtemps vivait un homme qui n'aimait rien mieux que de prendre un bain. Fidèle à sa coutume, il pénétrait chaque matin dans sa salle de bains et en ressortait tout frais lavé, rasé et parfumé, après de longues heures dans l'eau tiède et savonneuse.

Personne ne voyait travailler cet homme. Son épouse, Clara, par contre, ne connaissait pas la fainéantise. Très laborieuse, elle ne s'arrêtait jamais parce qu'elle avait quantité de tâches à accomplir. Sans passer des heures et des heures à faire le canard dans la baignoire comme son mari, elle était tout aussi propre que lui. Cependant, elle voyait bien qu'il exagérait. Aussi, lui avait-elle donné le surnom de « monsieur Tropnet ».

Mais Clara avait beau avoir une patience d'ange, elle s'exaspéra un jour et s'écria les bras levés au ciel :

- Mon Dieu! qui sortira mon mari de cette baignoire?

Aucune réponse... L'amoureux de l'eau et du savon continua ses ablutions, sourd aux récriminations de Clara. Et pourtant, l'automne arrivait : il y avait des pommes à cueillir, sans quoi il n'y aurait pas de délicieuses tartes aux pommes et de cidre savoureux.

Un jour que Clara se plaignait de son sort, un orphelin passa près de la maison de monsieur Tropnet.

- Voici du travail pour moi, se dit Marc-André, je vais aider cette pauvre femme à faire la cueillette de ses pommes.

Après l'avoir embauché avec beaucoup d'empressement, Clara se remit au travail, encouragée par la présence de son aide. Pourtant, elle s'inquiétait encore :

- L'hiver va venir trop vite. Toi et moi n'aurons jamais le temps de tout cueillir. Quel malheur d'être mariée à un homme qui aime trop se laver.
- Allons, allons, dit Marc-André. Vous verrez, madame, que je vau plusieurs hommes.

Sans perdre de temps à parler, le garçonnet s'empare de tous les paniers vides pour les suspendre aux branches du premier pommier.

- Qu'est-ce que tu fais là? Demande Clara, étonnée.
- Regardez-moi faire, dit-il, en se plaçant bien en face de l'arbre fruitier.

À la grande surprise de Clara, Marc-André prend une première, une deuxième et une troisième grande aspiration. On voit qu'il s'efforce de comprimer beaucoup d'air dans ses poumons. Il en est transfiguré le gamin, tellement ses oreilles sont allongées, son nez plus pointu, ses yeux rétrécis et ses joues rondes et écarlates comme les pommes juteuses du pommier.

Puis, enfin, il expire.

De sa bouche s'exhale un vent puissant. On dirait un sifflet d'orgue qui gronde. Voici que son souffle entoure le pommier qui se tord, se secoue et laisse tomber les pommes dans les paniers posés par Marc-André au bout des branches.

Clara crie de joie :

- Miracle! Miracle! Toutes les pommes de l'arbre sont tombées! Je n'ai jamais vu cela!

Encouragé, Marc-André ne perd pas une minute et répète le même truc devant chaque arbre du verger.

Une fois les paniers remplis à craquer de belles pommes rouges, le garçon se tourne vers Clara et déclare :

- L'hiver peut maintenant venir. Vous pourrez faire de bonnes tartes aux pommes et les déguster avec plaisir.
- Merci! Merci! Ne cesse de répéter la dévouée femme. Maintenant, je veux te payer doublement pour l'immense service que je n'oublierai jamais.

Devant autant de générosité, Marc-André ne peut s'empêcher de vouloir encore faire quelque chose pour elle. Il lui demande :

- Avant que je parte, auriez-vous un désir à exprimer? Un rêve peut-être que vous aimeriez réaliser?
- Bien sûr, reprend Clara. Je voudrais que mon mari Tropnet sorte de la salle de bains et se mette enfin à travailler.
- Rien de plus facile, répond l'orphelin.

Debout devant la maison familiale, il prend une inhalation très profonde, puis, une deuxième et une troisième. Il garde l'air dans ses poumons et sa figure se transforme au point d'inquiéter Clara. S'il allait éclater!

Avec force, Marc-André libère son souffle puissant qui file en droite ligne vers la porte ouverte de la maison. Le vent s'y engouffre aussitôt et, furieux comme un ouragan, enfonce la porte de la salle de bains, soulève la baignoire qui décolle à la vitesse d'un éclair.

Telle une embarcation ballottée par des vagues invisibles, la baignoire s'élève dans les airs et décrit des cercles dans le firmament. Elle va, vient, monte et descend pendant que l'homme apeuré dans son bain de mousse cherche à s'échapper. Des curieux déjà rassemblés dans les parages lui crient de ne pas sauter. Il pourrait se tuer.

- On dirait l'arche de Noé, s'écrient les uns.
- Non. C'est Jack-Joe qui est en train de sauter les rapides de la rivière « Gros-Sauts ».

Plus l'homme se débat, plus la baignoire monte haut dans le ciel. Pour dire vrai, l'aventure devient de plus en plus comique.

- Quel beau voyage tu fais, monsieur Tropnet! s'exclame Clara qui se met à rire comme tout le monde. Hélas! Tu ne sembles pas avoir le pied marin à ce que je vois.

Peu à peu, la tornade s'apaise – c'est toujours l'air sortant des poumons de Marc-André – et la baignoire va atterrir sur le toit de l'Hôtel Wascana.

On voit alors un valet de chambre qui accourt pour offrir une robe de bain confortable au « naufragé ». Pour échapper aux moqueries de la foule, le mari de Clara emprunte l'escalier de service et regagne sa maison à toutes jambes. Comme il est heureux de revenir chez lui! Ah! Cette fois, la leçon a porté. Il va se mettre au travail et tout de suite.

Depuis son voyage gratuit dans les airs, monsieur Tropnet travaille assidûment comme jamais il ne l'a fait dans sa vie. S'il n'est pas occupé à faire du cidre, il pèle des pommes pour sa femme qui en fait de bonnes tartes.

Maintenant que sa baignoire est disparue, monsieur Tropnet économise de l'argent, mais non pas pour la remplacer par une nouvelle qui serait plus confortable. Il rêve plutôt d'une douche au jet rapide.

À Noël, cette année-là, les habitants de Régina s'extasièrent de l'idée géniale du gérant de l'hôtel. Ce dernier avait fait installer et décorer de façon grandiose un sapin dans la baignoire de monsieur Tropnet, toujours juchée sur le toit de son établissement.

Si vous avez la chance d'aller à Régina, ne manquez pas de vous rendre à cet hôtel. Après avoir vu la curieuse baignoire, vous pourrez vous présenter à la salle à manger pour prendre un succulent repas; il comprend ordinairement un morceau de tarte aux pommes de Clara et un verre de cidre de monsieur Tropnet qui, disons-le franchement, n'est pas piqué des vers...

Source : Pierre Mathieu, *D'Est en Ouest : légendes et contes canadiens*, Saint-Boniface (Manitoba), Éditions des Plaines, 1992, p. 41-47.

QUAND LES BISONS ÉTAIENT NOMBREUX

Légendes d'Alberta

Ces deux histoires étaient racontées par Dave McDougall reconnu comme l'un des plus grands menteurs d'Alberta. Il affirmait que toutes ses histoires étaient vraies et sa femme le soutenait dans tout ce qu'il racontait. Le couple y croyait vraiment.

Many Buffalo

He told me when he came to this country, the prairie was filled with buffalo. You could get out and walk for miles on the buffalo. You had to get out and pull the buffalo calves from between the spokes of the wheels to drive.

Buffalo Movers

Well, he said : " When I was livin' with my wife in my young married days, years ago, when there was lots of buffalo on the prairie, we lived in a nice cabin with spring water just outside the door. My wife asked me to get a pail of water. When I went outside and looked around, I found the cabin was half a mile from the water. It seemed that the buffalo rubbin' theirselves on the corner of the building through the night had moved the cabin half a mile from the water hole ".

Source : Edith Fowke, *Folklore of Canada*, Toronto, McClelland and Stewart, 1976, p. 177.

THE SEAL-WOMAN

Légende de la Colombie-Britannique

La croyance aux selkies (silkie ou seal-folk), des créatures qui vivent comme des phoques dans la mer, est très répandue en Colombie-Britannique et trouve son origine dans les traditions irlandaise et écossaise. Ces êtres, qui viennent sur la terre ferme, peuvent enlever leurs peaux de phoque et prendre une forme humaine. Mais, pour retourner à la mer, ils doivent revêtir leurs peaux de phoque. Dans cette légende, un homme prend la peau d'une femme selkie, qui doit consentir à devenir son épouse.

Once an unmarried man went to a place where the flat rocks on the shore were a haunt for seals. As he wanted to see the seals in their human form, he hid himself and waited until evening, when he saw a number of seals come ashore, throw off their seal coverings, and play and dance in human form.

A pretty young woman disrobed near his hiding-place and left her skin nearby, neatly folded up. He managed to seize the skin unobserved by any of the seal-people, and sat down on it. The woman danced with a young seal-man, who, he thought, must be her lover.

At daybreak a great clamour of gulls alarmed the seals, who ran for their skins and made for the sea. The young woman, unable to find her skin and return to the sea with her friends, began to cry bitterly. A single seal, no doubt the lover with whom she had danced, remained near the shore in the sea, waiting for her after all the others had disappeared.

Soon the man came up and tried to comfort her, saying that she would be better off on the land, and in him would find a better lover than she could find in the sea. Seeing that he had possession of her skin, she begged him to give it back to her, offering to do

anything for him in return. He refused, and went off carrying the skin. She followed him, and at last had to consent to remain with him as his wife. He kept her seal-skin in his trunk, and always concealed the key or carried it on his person. When he was absent, she often looked for the skin, but could never find it.

Many years she lived with him, and bore a number of children. Often her lover, the lone seal, came to the shore looking for her, and the woman was seen going there and talking with him. Some neighbours reported this to her husband. One day the man went fishing and forgot the key to his trunk. The woman noticed this, and opened the trunk. There she found the skin; and when the man came home, his wife was gone.

He went down to the shore and found her in the water, with a seal at her side. She called to him, " Goodbye! " and told him to look well after the children. She also asked him not to kill any seals, because by doing so he might kill her, her seal-husband, or her seal-children. If he heeded not this request, he would have bad luck. After she had departed in seal-form with her companion, he saw her no more.

Source : Edith Fowke, *Tales told in Canada*, Toronto, Doubleday Canada, 1986, p. 103-104.

LA LÉGENDE DU GARÇON-CARIBOU

Une légende des Territoires du Nord-Ouest

Un garçon, qui voyage avec sa famille dans la nature, n'arrive jamais à se souvenir de ses rêves. Une nuit, il s'habille et sort du campement. Le lendemain, inquiets, les membres de sa famille se mettent à sa recherche. Ils suivent ses traces dans la neige et les pistes de deux caribous, puis ils l'aperçoivent au loin et comprennent enfin la signification des rêves du garçon. Cette légende dénée raconte comment l'animal se donne à nous. Les Dénés, des chasseurs vivant en petites bandes qui ont suivi la migration des caribous dans les régions du Grand Lac des Esclaves, du Grand Lac de l'Ours et aux abords du fleuve Mackenzie, sont les premiers habitants des Territoires du Nord-Ouest.

Un petit garçon voyage dans la nature avec ses parents et ses grands-parents en transportant tous leurs biens. Comme tous les soirs, ils s'arrêtent pour établir leur campement.

Durant la nuit, le petit garçon se met à faire des bruits, à geindre et à gémir pendant son sommeil. Le grand-père du garçon, qui est un chaman, le réveille et lui demande : « À quoi rêvais-tu? ». Le petit garçon répond qu'il ne s'en souvient pas, alors le grand-père lui dit de se rendormir.

Le jour suivant, les membres de la famille plient bagage et continuent leur route, toujours en transportant leurs biens. Ils se déplacent dans la nature, marchant toute la journée. Cette nuit-là, après s'être couchés, la même chose se reproduit. Le petit se met à geindre et à gémir dans son sommeil. Encore une fois, il n'arrive pas à se souvenir de ses rêves.

Quand le grand-père dit aux parents que le petit garçon est incapable de se souvenir de ses rêves, l'un d'entre eux lui dit : « Tu as le remède. Tu pourrais faire quelque chose ». C'est alors que le grand-père prend son tambour et se met à jouer.

Son esprit sort de son corps et remonte dans le temps, au moment où le petit garçon est né, et le regarde grandir jusqu'à aujourd'hui. Le grand-père regarde la vie de l'enfant pour repérer l'élément qui pourrait être la cause des bruits si étranges que fait le petit garçon. Mais le grand-père ne voit rien.

Le lendemain, la même chose se reproduit. Après avoir marché toute la journée, le petit garçon, ayant terminé son souper, va se coucher. Peu de temps après s'être endormi, il recommence à geindre et à gémir dans son sommeil. Comme le petit garçon ne se souvient toujours pas de ses rêves, le grand-père le remet au lit.

Cette nuit-là, une fois sa famille endormie, le petit garçon se réveille, met ses vêtements d'hiver et sort dans la nuit.

Au lever, après s'être rendu compte qu'il n'était plus là, la famille du petit garçon se met à sa recherche. Le grand-père, qui connaît la nature comme la paume de sa main, peut dire à quelle heure il est sorti. Il sait donc qu'il faudra se dépêcher pour le rattraper. La famille plie bagage et se met à la recherche du petit garçon en suivant ses traces dans la neige.

Peu de temps après, les pistes de deux caribous apparaissent aux côtés des traces du petit garçon. C'est alors que la famille trouve, sur la neige, le chapeau, les gants, le manteau et le pantalon du petit garçon et voit qu'il marche pieds nus avec les caribous.

Les parents ramassent ses vêtements et continuent leur marche, inquiets de ce qui est en train de se produire.

Puisque c'est l'hiver, les membres de la famille ont peur que le petit garçon ne meure de froid, d'autant plus qu'ils n'arrivent plus à voir ses traces. Ils ne peuvent voir que les pistes des caribous. Ils décident donc de monter la colline et de regarder dans les vallées pour essayer de trouver le petit garçon.

Les membres de la famille du petit garçon l'aperçoivent au loin, sous un soleil éclatant, accompagné des deux caribous. Ils lui font signe de revenir.

Le petit garçon se retourne et marche jusqu'au pied de la colline. Les membres de la famille peuvent maintenant voir que ses jambes se sont transformées en pattes de caribou.

Le petit garçon commence à chanter une chanson dans laquelle il raconte son histoire : « Il y a longtemps, j'étais un caribou. Mais l'esprit est si fort en moi que je ne peux plus être un humain. Je dois redevenir un caribou. Je vous suis reconnaissant d'être mes parents et mes grands-parents, et pour cela, je vous fais un cadeau ».

« Si jamais vous avez besoin de caribous, adressez-moi vos prières, et je vous en enverrai ». En disant cela, il se retourne et se met à marcher vers les deux caribous, tout en continuant de se transformer en animal. À l'horizon, une harde de caribous attend son chef, qui se transforme peu à peu en caribou : ses bras deviennent des pattes et d'énormes bois lui poussent sur la tête.

Juste avant de disparaître à l'horizon, le garçon-caribou se retourne et regarde son ancienne famille une dernière fois.

Source : artdedonner.ca/la-légende-du-garçon-caribou (George Blondin, *La légende du garçon-caribou*, 2007).

LOST, UNE HISTOIRE DE FANTÔME

Une légende du Yukon

Un prospecteur, qui voyageait au Yukon avec ses deux chiens à la recherche d'or, s'égaré dans un marécage. Il voit une colline où il s'installe pour la nuit, mais ce lieu s'avère être une terre sacrée gardée par un autochtone. Le prospecteur, devant quitter cet endroit, le gardien de la colline lui offre de lui faire venir un guide. En bas de la colline, une très belle femme autochtone apparaît, puis elle se transforme en lièvre que le prospecteur suit jusqu'au lever du jour.

They say that there once was a prospector wandering through the Yukon with his two dogs, searching for gold. One evening as it neared dusk, he found himself mired down in the muskeg-boggy country with water just underneath the surface of the semi-frozen ground and just above the permafrost. It was a treacherous place, and would be very easy to sink beneath the surface and be engulfed. The more the prospector and his dogs tried to free themselves from its clutches, the more lost they became.

Finally, the prospector found a firm spot on a small hill. There were a few scraggly trees on the elevation, and he made a small fire and cooked up a bit of soup for himself and his canine companions. As the stars came out overhead, the man tried to find a comfortable place to sleep, knowing that in the morning, he and the dogs would once again face the quagmire.

At last, the prospector fell into an uneasy sleep. As he slept, he dreamt that a fierce native warrior was standing over him, threatening him with a spear.

" Why have you invaded this sacred ground? ", the warrior demanded. " Leave at once or I will kill you! "

" I am lost in the muskeg", the prospector said in his dream. " Show me the way out, and I will gladly leave. "

The warrior frowned down at him. " I am the protector of this place, and cannot forsake it. But I will summon a guide for you. "

The warrior raised his arms toward the sky and called something in a tongue the prospector could not understand. Then he vanished.

The prospector was awakened by the sudden growling of his dogs. Sitting up, he beheld the glowing figure of a beautiful Native American woman standing at the bottom of the hill. He blinked in amazement, and felt chills run all over his body. The woman beckoned to him, and to his surprise, his dogs ceased their growling and ran up to her. They pranced around her like pups, and he felt his fear fade away.

Packing up his gear, the prospector made his way down the darkened hillock to the treacherous muskeg that surrounded it. The glowing woman smiled at him. She raised her arms in the same gesture used by the warrior in his dream, and transformed into a beautiful snow-white hare. The glowing hare hopped slowly ahead of the prospector, leading him eastward. The prospector followed it closely, deviating neither left nor right from its path. The dogs followed him eagerly and showed no interest in chasing the hare. For several hours, the prospector and his dogs followed the glowing animal through the treacherous twists and turns of the quagmire. Just before dawn, they reached solid ground. The prospector looked around and knew where he was.

Ahead of him, the white hare became once more the beautiful, glowing figure of a woman. The dogs danced up to her, and she patted them on the head. Then she offered the prospector a sweet smile and vanished as the first rays of the sun pierced the horizon.

Source : raconté par S.E. Schlosser,
<http://americanfolklore.net/folklore/2010/07/lost.html>

SEDNA

Mythe du Nunavut

Parmi les mythes inuits les plus connus figure l'histoire de Sedna, esprit marin ou déesse de la mer. Il en existe de nombreuses versions qui diffèrent sensiblement les unes des autres. Sedna, qui est jetée à l'océan, est forcée de vivre au fond de la mer où elle devient la gardienne de tous les animaux marins et veille à ce que les Inuits fassent de bonnes chasses.

Au Canada, les Inuits habitent divers territoires qui sont tous situés dans la région arctique au nord du 55^e parallèle. Ils vivent au Yukon, dans les Territoires du Nord-Ouest, au Nunavut, au Labrador et au Québec dans le Nunavik.

Sedna était une très belle jeune femme. Être belle n'est pas un défaut, c'est vrai, mais être vaniteuse, oui... Sedna était tellement occupée à brosser ses longs cheveux et à contempler son reflet qu'elle en devenait désagréable pour tout son entourage.

Personne n'était assez bien pour elle et elle refusait sans ménagement tous les prétendants que son père lui faisait rencontrer. Un jour, son père, un veuf d'un certain âge, en eut assez des caprices de sa fille. Il déclara que le prochain qui demanderait la main de Sedna l'épouserait, peu importe de qui il s'agissait. Le lendemain, on frappa à la porte. Le père ouvrit et découvrit un chasseur, aux vêtements coûteux et élégants, mais au visage très laid... L'homme déclara qu'il voulait épouser Sedna. Cette dernière eut beau pleurer et protester, son père l'obligea à lui obéir : elle dut épouser le chasseur et le suivre sur l'île qu'il habitait.

Sedna s'aperçut rapidement que son nouveau mari était un chaman très puissant, et hélas très méchant... Il vivait le plus souvent sous la forme d'un homme oiseau et lui faisait

subir les pires traitements... Sedna pleurait et gémissait du matin au soir. Elle était terriblement malheureuse. Elle pleura tant que son père, sur le continent, entendit ses plaintes. Touché par la peine de sa fille, il profita de l'absence du chaman pour se rendre en kayak sur l'île où vivait Sedna. Celle-ci fut folle de joie en l'apercevant! Mais il ne fallait pas trop s'attarder, car le chaman était très cruel, surtout quand il était contrarié... Sans perdre un instant, Sedna et son père embarquèrent dans leur kayak et entreprirent de quitter l'île... Le chaman s'aperçut rapidement de la disparition de son épouse et il entra dans une rage folle. Il ordonna à la mer de s'agiter. La plus terrible des tempêtes se leva et prit le petit kayak dans ses filets. L'embarcation était bousculée de tous côtés. Des vagues immenses menaçaient ses deux occupants. Les éléments étaient déchaînés et rien ne semblait pouvoir apaiser la colère de l'homme oiseau...

Le père, effrayé, comprit que s'il n'agissait pas, sa fille et lui allaient mourir sans tarder. Tremblant d'effroi, il ne vit qu'une solution : rendre Sedna à son mari pour mettre fin à sa terrible colère. Sans réfléchir, guidé par la peur, l'homme poussa Sedna hors du kayak. La tempête ne se calma pas pour autant. Prise de panique, grelottante, la jeune femme essaya de s'agripper au kayak et de se hisser par-dessus bord. Son père ne la laissa pas faire. Pire encore : il se mit à taper sur ses doigts gelés avec sa pagaie afin qu'elle lâche prise... Il tapa si fort que les doigts de Sedna se cassèrent. Ils tombèrent à l'eau et se transformèrent, devenant les poissons qui peuplent à présent la mer. Sedna n'abandonna pas pour autant. Elle continua à tenter de s'accrocher au kayak de ses mains glacées. Mais son père, toujours armé de sa pagaie, tapa de plus belle et lui brisa aussi les mains. Elles tombèrent dans l'eau déchaînée et se transformèrent à leur tour, devenant les mammifères qui peuplent la mer. À bout de forces, Sedna ne pouvait rien faire d'autre que de se laisser couler. Elle lâcha l'embarcation et, ses longs cheveux flottant autour d'elle, elle s'enfonça dans les profondeurs de la mer. Elle y est toujours. Quand les flots s'agitent, on raconte que c'est Sedna, irritée de ne plus avoir de mains pour peigner ses beaux cheveux, qui se met en colère. Voilà pourquoi, depuis ce jour, les chamans doivent se munir d'un peigne lorsqu'ils entrent en transe. Pour calmer Sedna, déesse de la mer...

Source : Martine Latulippe (<http://focus.tv5monde.com/legendescanadiennes/>).

LE SOMBRE ÉPOUVANTAIL

Légende du Labrador

Cette légende raconte qu'en colère, le sombre épouvantail brise la Lune en mille morceaux et la jette dans l'océan, transformant ainsi la nuit en un cauchemar pour les animaux apeurés et les hommes inquiets. Un capitaine étranger, avec son équipage formé d'animaux et d'un curieux matelot, entreprend d'aller récupérer la Lune.

D'où vient donc cet affreux bonhomme
qui vit au fond du Labrador ?
Nul ne sait comment il se nomme;
il apparait quand tout s'endort.

Est-il venu dans la tempête ?
Est-il arrivé par les bois,
sur les ailes d'une mouette
ou dans la brume des grands froids ?

Il s'installa sur un rocher
battu par le vent et les vagues
où les débris que les flots draguent
venaient tristement s'échouer.

Avec ces sinistres épaves
il se construisit un abri
dont la base était une étrave
et les murs, des planches pourries.

C'est une étrange créature
que ce vilain épouvantail.
Des éléments de la nature
forment son bizarre attirail.

Ce monstre, comment le décrire ?
Le loup lui a prêté ses yeux,
le requin, ses dents de vampire.
Il a des algues pour cheveux.

De quoi est fait son nez crochu ?
D'un bec d'oiseau des marécages.
Des oreilles de coquillages
complètent son visage obtus.

Du phoque, il a les pieds palmés,
de l'ours, il a les lourdes pattes.
Ses habits ont été taillés
dans les voiles d'une frégate.

Quant à son cœur, il n'en a pas.
Son âme, c'est le vent des tempêtes.
Il en garde toujours, en cas,
dans un grand sac en peaux de bêtes.

Un soir où, pleine de lumière,
la lune semblait le narguer,
l'épouvantail, avec colère,
l'arracha des cieux étoilés.

D'un grand coup, il brisa la lune
en mille morceaux rutilants.
Il les jeta dans la lagune
au plus profond de l'océan.

Dès lors, la nuit était si sombre,
si froide et si terrible aussi
que toutes les bêtes dans l'ombre
pleuraient avec le vent maudit.

Sans la lumière qui rassure,
et les renards, et les hiboux
cherchaient en vain leur nourriture;
les lapins tremblaient dans leur trou.

En discutant leur infortune
au village, certains pêcheurs
savaient bien où pêcher la lune;
mais eux aussi, ils avaient peur.

Voilà pourquoi l'épouvantail
pouvait ronfler tout à son aise
parmi son affreux attirail
dans son antre sur la falaise.

C'est alors qu'un curieux bateau
installé sur une baleine
a surgi au milieu des flots
se jouant des vagues sans peine.

Ce navire était piloté
par un valeureux capitaine.
Il ne craignait pas d'affronter
les éléments qui se déchaînent.

Dès lors qu'il aperçut au loin
la cabane sur la falaise,
le capitaine, en bon marin,
manœuvra sur la mer mauvaise.

Les habitants du Labrador
n'avaient osé braver le monstre
mais l'étranger vira de bord,
fonça tout droit à sa rencontre.

Ce fut un matelot joufflu
qui plongea du haut de la hune
riant comme un hurluberlu
pour pêcher les morceaux de lune.

Le capitaine avait choisi
pour aborder sur le rivage
un ours, un phoque, une souris,
un castor, des oiseaux sauvages.

C'est la minuscule souris
qui est arrivée la première
dans l'antre du monstre endormi.
Quel redoutable adversaire!

En trotinant, en furetant,
elle trouva le sac infâme
où le monstre gardait le vent,
le sac où il gardait son âme.

Elle s'enfuit en l'emportant.

L'épouvantail eut beau courir
la souris prenait de l'avance
et le menait sans défaillir
sur le grand navire en partance.

Là, n'écoutant que son courage,
la souris libéra le vent
qui s'envola vers les nuages
ramassant la lune en passant.

Le monstre fut éparpillé,
emporté par le vent d'orage
et son abri sur les rochers
s'écroula dans un grand tapage.

Depuis lors, sur l'astre des nuits
on aperçoit de fines traces
là où se sont joints les débris.

Et sur l'eau, quand la lune luit
on voit le chemin qu'elle fit
quand elle regagna sa place.

Source : Ellen Bryan Obed, *Le sombre épouvantail : une légende du Labrador*, Saint-Lambert, Héritage, 1988.